Au bord de la Loire, près de Roanne: la vie des hommes de la Préhistoire il y a 25 000 ans

Agatha Christie la célèbre femme de lettres anglaise avait écrit dans un de ses romans policiers « *Death in the clouds* » (Mort dans les nuages) une phrase qui pourrait à première vue surprendre: « Selon moi, déclarait-elle, un archéologue est une sorte de blagueur. Il passe sa vie à fouiller le sol et à raconter des événements qui se passaient il y a des milliers d'années. Comment a-t-il pu les apprendre? ». Il faut bien entendu faire la part de l'humour britannique dans ce propos mais aussi savoir que le mari d'Agatha Christie était précisément un archéologue. C'était donc une façon de se moquer gentiment de la « corporation » archéologique dont il faisait partie et en particulier de ses collègues dont les récits qu'ils faisaient de leurs découvertes ne l'avaient pas toujours convaincue.

Et cependant le problème est bien là, et le scepticisme du public est tout à fait compréhensible notamment en archéologie préhistorique. De quels documents disposent en effet les spécialistes de ces époques lointaines pour reconstituer l'histoire des populations sans écriture qu'ils étudient, pour retrouver leur mode d'existence, leurs faits et gestes et tenter d'approcher leurs pensées, leurs croyances, sans parler de l'organisation presque insaisissable des sociétés dont ils ont fait partie?

Les fouilles que pratiquent les préhistoriens leur fournissent en effet quelques objets seulement, et certaines structures de leurs habitats, par exemple les foyers, qui se sont conservés comme par miracle dans le meilleur des cas. Car beaucoup des témoins de leur vie ont complètement disparu, tels les restes organiques qui ne se fossilisent pas dans le sol. Les spécialistes de la préhistoire doivent donc opérer des fouilles de plus en plus précises, et ne négliger aucun indice, aucun détail souvent révélateur.

Chacun le sait, à force de l'avoir si souvent entendu dire, on ne fouille qu'une fois et tout ce qui n'a pas été observé, enregistré, photographié est irrémédiablement perdu. Mais aussi, s'il faut faire parler ces vestiges matériels, on doit sans arrêt chercher les preuves de nos conclusions. Il est non moins essentiel de ne pas se laisser emporter par son imagination, toute hypothèse de travail comportant une part plus ou moins grande d'incertitude, ce que l'on oublie parfois. Et cependant nos connaissances progressent comme je vais essayer de vous le montrer dans le domaine difficile de nos investigations dont j'ai choisi de vous parler

Les « *Homo sapiens* » récents, communément désignés sous le nom d'« hommes de Cro-Magnon », formaient de petites communautés de chasseurs-collecteurs bien organisées. C'était indispensable, pour subsister en raison du climat très rigoureux qui régnait dans les régions habitables, à basse altitude, à la périphérie de l'inlandsis nord-européen et des glaciers de montagne comme ceux des Alpes et du Jura. Les recherches récentes qui

ont permis des avancées spectaculaires dans l'étude de ces groupes humains sont fondées sur la fouille de leurs camps de base bien conservés, par exemple en Europe centrale, mais aussi en France, en particulier dans la région roannaise.

Ces campements comportaient en effet cinq ou six huttes résidentielles construites «en dur», pour résister aux intempéries hivernales. Elles étaient soit disposées en portion de cercle, comme à Villerest soit groupées sans ordre particulier mais toujours sur un espace aplani ou en faible pente et d'accès facile. Chacune d'entre elles pouvait abriter six ou sept individus rassemblés autour d'un foyer central en cuvette ou en fosse, entretenu en permanence. On peut en juger par la forte ustion de ses parois, parfois tapissées de galets et les nombreux tas de cendres évacués à l'extérieur. Il est donc possible d'estimer que ces groupes tribaux comportaient trente à quarante individus de tous âges. Des éléments comparatifs nous sont donnés par les populations adonnées comme eux à une économie de chasse vivante dans les régions du Grand Nord, dans des conditions analogues. Ils nous apprennent que ce nombre moyen est équilibré aux besoins d'un groupe, ni trop faible ni trop important, pour assurer sa survie en plein air en fonction de ses besoins et des ressources disponibles dans un proche environnement.

Des recherches activement poursuivies de nos jours, concernent l'origine des silex utilisés pour l'outillage. Elles ont permis d'approcher des aspects auparavant inconnus de la vie quotidienne et de l'économie existentielle de ces groupes. Vivant dans une relative autonomie ils étaient attachés à des territoires bien définis dont ils connaissaient toutes les potentialités indispensables : les ressources minérales tout d'abord fournies par les gîtes de silex de qualité nécessaires pour confectionner leurs armes et leurs outils. Il fallait parfois aller les chercher ailleurs comme c'est le cas dans le Massif central qui en est dépourvu; l'origine géographique de ces matériaux siliceux nous renseigne donc sur des déplacements effectués parfois très loin des habitats permanents. Mais les hommes ne négligeaient pas d'utiliser d'autres pierres dures locales comme le quartz, plus difficile à tailler. Et il était fait un grand usage des galets de roches éruptives ou volcaniques des alluvions de la Loire.

Mais c'est certainement le milieu biologique qui a joué le plus grand rôle dans le choix d'un lieu où installer un camp de base permanent et pratiquer à partir de ce point d'ancrage des expéditions de chasse efficaces. Dans une aire d'une cinquantaine de km de diamètre au maximum un réseau de points d'observation en hauteur, permettait de surveiller les déplacements des troupeaux d'herbivores. D'autres emplacements favorables, comme les traversées des rivières ou les points de passage obligés, dans d'étroits défilés rocheux, étaient mis à profit pour l'abattage des animaux. Tous les sites importants connus sont en même temps, selon un terme anglais, « des kill-sites ». C'était le cas dans la vallée de la Seine, en aval de Montereau, à Pincevent et dans bien d'autres lieux du bassin parisien, au Magdalénien, 12000 ans avant le présent. À Solutré où

passaient chaque années les hardes de chevaux chassés de leurs habitats d'hiver, transformés en marécages à la fonte des neiges ces opérations cynégétiques se sont répétées pendant au moins 50 000 ans, du Moustérien au Magdalénien.

Les hommes de Cro Magnon qui vivaient en plein-air dans les gorges de la Loire, dépourvues de grottes ou d'abris sous roche étaient les héritiers de traditions cynégétiques largement développées déjà au cours des millénaires précédents par les Néandertaliens du Paléolithique moyen. On a imaginé autrefois des « modèles » théoriques qui oscillaient autour de deux images: celle qui leur prêtait une vie sédentaire d'« hommes des cavernes» alors que l'essentiel de leurs activités se passait à l'extérieur. Ou, à l'opposé, une existence fondée sur un perpétuel nomadisme à travers de vastes régions inhospitalières. En réalité, on doit qualifier leur mode de vie de «semi-nomadisme en circuit fermé» dans une région d'étendue modeste dont ils connaissaient toutes les ressources utiles.

Succédant dans les gorges de la Loire aux Néandertaliens de culture moustérienne ces groupes ont vécu pendant toute la période dite du Paléolithique supérieur dont la durée a été chiffrée par le Carbone 14 à trente mille ans environ. Ce fut en particulier le cas des Gravettiens de la Vigne Brun (nom formé à partir d'un abri du Périgord, «la Gravette », fouillé dès 1880). Implantés dans une grande partie de l'Europe périglaciaire ils sont connus pour leur prodigieuse habileté à tailler des pointes de javelots très efficaces dans leurs activités de chasseurs. Ce sont eux aussi qui ont construit les premiers campements en dur de plein air ou s'abritaient les familles nucléaires. Les matériaux localement disponibles variaient beaucoup. En France on utilisait des dalles calcaires ou des blocs de granite; dans les steppes loessiques du Centre et de l'Est européens les hommes ont eu recours aux énormes ossements et aux défenses de mammoths, mais la forme et les dimensions étaient identiques.

Dans certaines régions, comme l'Ardèche ou le Périgord, les groupes tribaux installaient leurs camps dans de spacieux abris sous roche. Les foyers étaient entretenus en permanence pour se chauffer et cuire le gibier. À proximité de ces espaces où se déroulait leur vie quotidienne, on trouve parfois les sépultures de leurs morts enterrés selon un rituel funéraire très élaboré montrant leur haute spiritualité: avec leurs armes, leurs parures de perles, de coquillages et de dents percées, ils étaient étendus sur un lit d'ocre rouge. Si elles aussi existé dans les sites de plein air ces inhumations se sont beaucoup plus rarement conservées. Les cavernes bien connues ornées de peintures et de gravures, comme Lascaux ou la grotte Chauvet étaient aménagées en sanctuaires et en « lieux de mémoire ». Ces éléments culturels sont propres à l'Espagne et aux régions méridionales de la France et font défaut dans une grande partie de l'Europe. Mais les nombreux petits objets d'art sculptés ou gravés sont présents dans tous les habitats européens témoins d'aptitudes intellectuelles et d'un sens esthétique innés.

Les premières habitations humaines connues dans le site de la Vigne Brun, à Villerest sont très proches de celles qu'utilisaient, naguère encore, les anciennes populations sibériennes. Leur conservation sous les colluvions argileuses qui les ont protégées est exceptionnelle car les conditions climatiques liées au froid glaciaire les ont souvent dégradées ou fait disparaître. Le campement à huttes multiples que nous avons eu le privilège de découvrir et de fouiller dans le cadre de l'unité associée du CNRS et du service régional des Fouilles est pour le moment unique en France. Ce lieu de vie a donné sur les activités humaines, il y a 24 000 ans, des données entièrement nouvelles qu'on ne peut actuellement comparer qu'avec d'autres habitats qu'il nous a été donné d'observer lors de missions en Russie, en Ukraine et en Moravie: les extraordinaires constructions en ossements de mammoths ensevelies sous d'épaisses couches de loess éolien. Comme dans la Loire, elles étaient groupées par cinq ou six à des emplacements favorables, près d'anciens gués ou sur des hauteurs situées à l'abri des crues permettant d'observer les déplacements des troupeaux d'herbivores qui formaient l'essentiel de la nourriture avec cependant quelques apports de végétaux comestibles et de fruits sauvages.

Le type très élaboré de ces structures d'habitat, parfaitement adapté aux conditions climatiques de l'époque, le style des productions artistiques intimement intégrées à la vie quotidienne, l'inventivité technologique usant de matériaux variés pour répondre à tous les besoins, comme le silex, le bois de renne, l'ivoire, ce que l'on peut imaginer de la vie sociale de ces populations vivant en autarcie, tout indique que les communautés de chasseurs-collecteurs de la fm du Paléolithique avaient atteint un haut niveau de civilisation et un authentique équilibre socio-économique. Mais leur mode de vie et leur culture intellectuelle et matérielle étaient si étroitement liés à leur environnement que ces populations ne pourront survivre aux bouleversements bioclimatiques de la fm des temps glaciaires. Une vie itinérante prévaudra alors à la recherche de proies qu'il faudra traquer en couvert semi-forestier. Dans les chasses au petit gibier au bord des rivières et des marais où les oiseaux abondent l'arc supplantera définitivement le propulseur. Le temps des grandes chasses sera fini et avec elles celui du grand art naturaliste inspiré aux hommes comme l'a écrit l'abbé Breuil par «les émotions puissantes de leur rencontre avec les animaux géants de la steppe et de la taïga ». Je vous remercie de votre écoute.

Jean Combier